

# LA MAIN DIVINE

DANS L'HISTOIRE,

OU

## ESSAI POUR DÉBLAYER CETTE SCIENCE.

---

Études sur deux Sarcophages,

L'UN TOLÉRANT, L'AUTRE INTOLÉRANT,

PAR

Dr. DÉTHIER.

---

CONSTANTINOPLÉ.

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE CENTRALES.

BERLIN, lib. d'OEHMIGKE.

1869.

# LA MAIN DIVINE DANS L'HISTOIRE,

ou

ESSAI POUR DÉBLAYER CETTE SCIENCE.

Études sur deux Sarcophages, l'un tolérant, l'autre intolérant.

## I<sup>er</sup> ARTICLE.

### UN SARCOPHAGE TOLÉRANT.

Constantinople, aujourd'hui honorée par tant de visites de têtes couronnées, doit son existence et sa vitalité à son emplacement. Elle est à cheval sur le Bosphore et réunit l'Orient à l'Occident. Elle compte près de trois mille ans, pendant lesquels elle a vu, tour à tour, la barbarie et la civilisation de l'Orient et de l'Occident, se disputer pour elle et y arborer leur drapeau victorieux. Le paganisme y régna ; le christianisme le remplaça, et le mahométisme en a fait sa capitale depuis plus de quatre siècles.

Elle a dû être riche en monuments célèbres de toutes ces époques ; mais en même temps les vainqueurs ont dû peu respecter les monuments des vaincus.

Voilà pourquoi les monuments antiques, comparativement à d'autres villes célèbres, ne sont pas en si grand nombre ; mais par contre, ceux qui s'y trouvent sont d'une si grande importance pour l'histoire du genre humain, que sur toute la terre on n'en trouve point de pareils.

Tel est le *Palladium* de la ville de Troie, enterré sous la colonne brûlée de porphyre (dite aux cercles de fer, ou Anthélios de Constantin). Ce Palladium, quand il sera exhumé, est appelé à porter une nouvelle lumière à l'histoire de l'art et de l'humanité.

Tel est encore sur l'hippodrome (Atmédan) la colonne serpentine de bronze, qui, érigée il y a 2,349 ans dans le temple de Delphes, comme trophée des victoires remportées sur le Roi des Rois de Perse, y portait un trépied en or. Les noms des villes libres des Héliènes confédérés qui renversèrent l'armée despotique comptant

par millions, sont encore lisibles sur le dos des serpents. Un siècle après l'érection de ce trophée glorieux, son trépied d'or fut volé et transformé en monnaies d'or.

Constantin-le-Grand fit transporter la colonne de bronze sur l'Hippodrome. Les Turcs l'ont respectée, mais, la main brutale du serviteur d'une ambassade étrangère a coupé la tête des serpents vers 1700 de notre ère.

Il y aurait encore un mot à dire sur l'église de Ste Sophie, la grande et la petite, sur les murailles de la ville, etc.

Je préfère porter l'attention des curieux sur un monument des plus importants pour l'histoire du genre humain, qui, sans inscription et sans attraits extérieurs, s'est conservé comme une énigme colossale au milieu de ses contemporains, les autres sarcophages de porphyre.

Il se trouve maintenant derrière la grille de fer de l'église de Ste-Irène dans l'enceinte du Sérail. Il a une forme ronde à la tête et aux pieds.

Ajoutons deux mots : il a renfermé deux antagonistes, les restes de *Julien l'Apostat* avec sa femme Héléne, et les restes de *Jovien*, son successeur chrétien.

Voilà pourquoi nous lui donnons le nom de sarcophage *tolérant* ; et comme prix de sa tolérance il existe encore.

Ce sont là les résultats de nos études nouvelles. Nous sommes donc obligés de prouver ce que nous disons.

Avant d'entrer dans cette discussion, il ne sera pas hors de propos de dire un mot sur la tolérance.

L'on sait que l'amour se présente sous différentes formes. Il y a amour paternel, maternel et filial ; il y a amour conjugal, amour platonique, amour angélique, amour divin, amour social, amour religieux,

amour des sciences et des arts, etc., etc.

On a oublié d'observer que tous ces amours, s'attachant à une spécialité quelconque et formant par eux-mêmes une vertu, nous amènent facilement à l'exclusivisme et à l'injustice pour toutes les autres choses que la spécialité qui forme l'objet de notre prédilection ; nous devenons injustes, intolérants ; nous avons horreur de toute autre chose. Nous nous rappelons que feu M. le professeur Haase, conservateur des manuscrits à la bibliothèque impériale de Paris, sur une demande qui lui fut faite dans les salons d'une dame distinguée de Paris, qui s'informait, pourquoi il ne s'était pas marié, donna la réponse singulière que, pour lui, s'attacher à une personne de préférence, l'aimer et la trouver seule belle, cela lui semblait une injustice pour les autres personnes du beau sexe. Eh bien, cette réponse baroque et sophistique n'était certainement pas une preuve de son intolérance ; au contraire, la *tolérance*, poussée à cette extrémité-là, étouffait tout amour.

Toute vertu, exercée sans frein et sans intelligence, n'est pas loin du crime et du vice. La vertu de la tolérance peut arriver là. Mais n'oublions pas que l'intolérance n'a pas besoin d'aller si loin ; elle est toujours un vice et même un crime.

Nous serions obligé de dépasser les limites imposées à cette brochure, si nous voulions examiner ici, pourquoi le christianisme, cette religion d'amour et de *miséricorde*, a si tôt perdu tout esprit de tolérance ; pourquoi il a prosaïsé le langage poétique, fleuri, souvent hyperbolique, mais toujours sublime de son fondateur, et pourquoi il a étouffé son symbole de charité sous un symbole de dogmes innombrables.

Il suffit de dire que, dans une longue suite de siècles, parmi les hommes l'on cherche en vain quelque personnage tolérant. L'auto-da-fé attendait celui qui l'eût été. Il faut donc se consoler de ce que le hasard ou plutôt la main divine ait donné cette vertu à une pierre.

Quand les hommes aveugles pensent tout savoir, tout diriger, tout connaître, ils ne s'aperçoivent guère que la Divinité n'a pas abdiqué son gouvernement du monde. Mille choses arrivent, malgré le mauvais vouloir ou l'erreur des hommes, et ils sont encore là des instruments pour faire naître la volonté divine. C'est ce qui est arrivé en 361-364 de notre ère.

Julien, surnommé l'apostat, peu édifié

du Christianisme d'un Constantin le grand et de ses 3 fils ennemis, confondant les mauvais Chrétiens avec le Christianisme lui-même, croyait pouvoir porter un remède à l'empire Romain monstrueux et ingouvernable, en rétablissant le paganisme mourant. Dans son zèle il se défia lui-même à la manière païenne. Sur une longue suite de monnaies et sur les pierres gravées de son temps il se fit présenter comme Dieu Sérapis, et sa femme comme Jsis. Nous possédons une telle pierre gravée avec le nom du graveur EVAIMENOY.

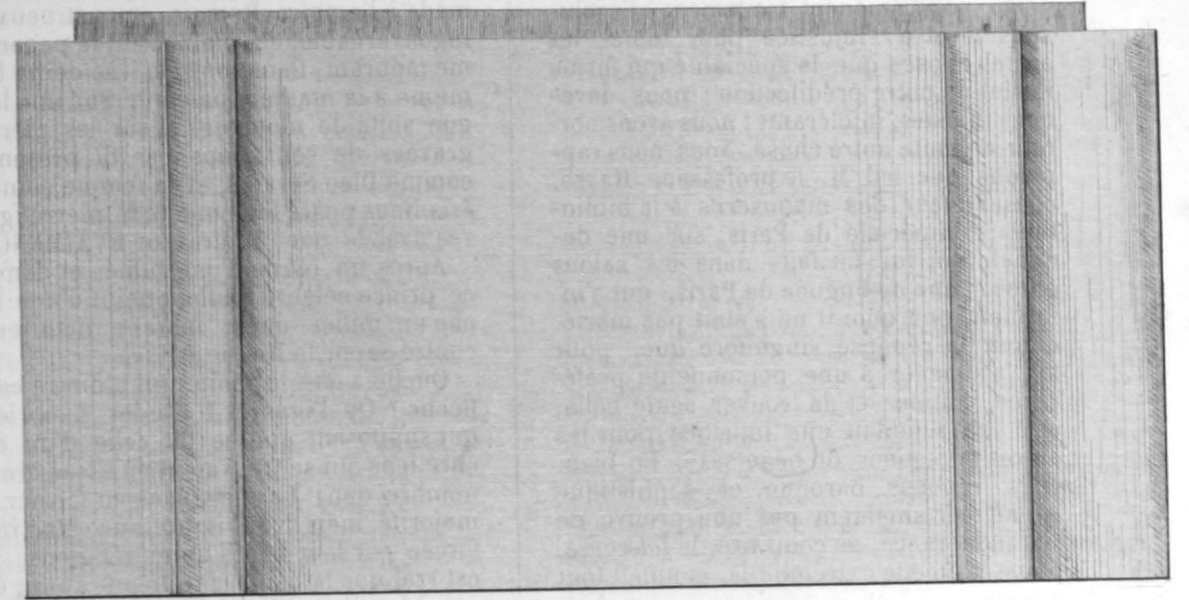
Après un règne d'une année et demie, ce prince célèbre tomba atteint d'une flèche au milieu de sa marche victorieuse contre Sapor, le Roi de Perse.

Quelle a été la main, qui a dirigé cette flèche ? On l'ignore. Il y a des historiens qui supposent que ce fut celle d'un des chrétiens qui se trouvaient en assez grand nombre dans l'armée, sans en former la majorité, mais dont l'importance était renforcée par leur lien d'unité religieuse. Il est vrai que la haine chrétienne aurait été capable d'un pareil crime.

Sapor avait promis une grande récompense à l'homme de son armée qui aurait tué Julien, et personne ne s'est présenté.

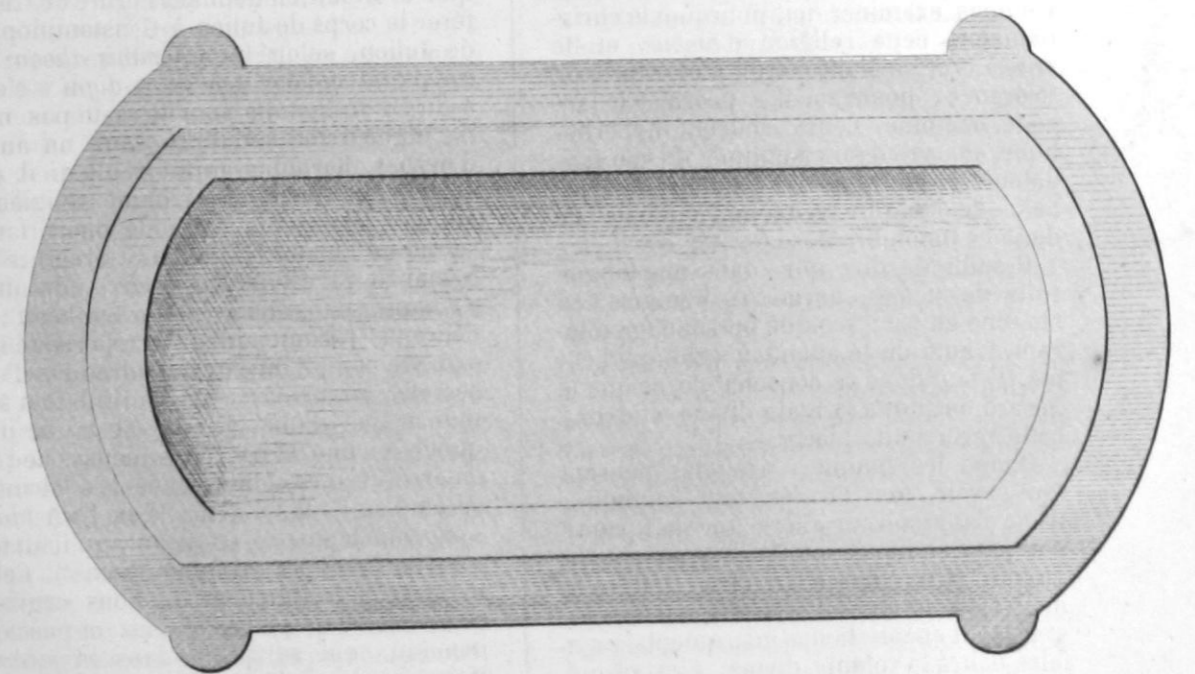
D'ailleurs, Julien ne fut pas tué dans la mêlée. Baronius se stigmatise lui-même en blâmant Jovien pour l'acte d'équité qu'il avait fait, en donnant l'ordre de transférer le corps de Julien à Constantinople ; de Julien, selon lui « *hominis alioqui ne caespitiâ quidem sepulturâ digni* » c'est-à-dire d'un homme pour le reste pas même digne d'une sépulture sous un amas d'herbes. Baronius aurait voulu qu'il eût été jeté à la voirie. Cette haine religieuse anime une certaine sorte de pieux faussaires de l'histoire, même St Grégoire de Nazianze, qui dit que les *cendres* de Julien s'agitaient dans son premier tombeau ; et Cédrenus raconte, que la terre a rejeté son cadavre et qu'il fut enterré entremêlé d'ossements d'animaux impurs. Il ne faut s'étonner que d'une chose, c'est que jusqu'ici, aucune de ces âmes pieuses ne l'ait enterré avec sa plume dans les latrines, comme on l'a fait d'Arius. Les *fasti Idati* s'expriment mieux, en disant, qu'il fut tué « *divinitus* » (par la main divine.) Cette main se sert du hasard. Nous croyons avoir trouvé un parallèle dans un passage inconnu, qui se trouve dans la vie de Mahomet II, le conquérant, manuscrit inédit du Séraïl, que nous avons copié, et qui est sous presse à l'Académie Hon-

## SARCOPHAGE JULIEN JOVIEN.



Longueur mètres 3,85.

Largeur , 2,27.



groise de Pesth. A la marche de l'armée contre Trébizonde à travers des chemins frayés par des forêts de l'Asie mineure, les archers, sur deux lignes, font l'avant-garde ; ils marchent l'arc tendu et la flèche sur l'arc, pour repousser toute attaque imprévue. Tout-à-coup la corde de l'arc d'un soldat s'accroche à un buisson, la flèche part et va frapper le célèbre Mahmoud pacha. La blessure ne fut que légère ; mais le soldat fut saisi et impitoyablement déchiré par l'armée, qui adorait son commandant.

D'après cela nous rejetons aussi la méthode des avocats, qui, pour trouver l'auteur inconnu d'un crime, se demandent avec Cicéron : *Cui bono ?* (c'est-à-dire à qui a-t-il profité ?) et qui arrivent à Jovien lui-même, citant Libanius qui dit expressément, que l'assassin a suivi l'ordre du chef de son parti (*ἐνταλῆν πληρῶν τῶ σφῶν, ἄρχοντι.*) ; et l'historien impartial est obligé d'avouer, que le caractère de Jovien n'est pas contraire à cette hypothèse.

Voyons les actes de son règne en style lapidaire :

Julien meurt. Après plusieurs hésitations, Jovien, nommé aussi Jovinien, le chrétien, est plutôt toléré et accepté par l'armée, qu'élu en règle. La prétendue promesse de l'armée de se faire chrétienne, est ridicule ; elle tombe devant le fait, raconté par le contemporain Ammien, que dans le camp on continua à ne faire que des sacrifices païens publics, et qu'à Carrhes, en Mésopotamie, on assomma à coups de pierres le premier qui apporta la nouvelle de la mort de Julien.

Chose curieuse ! La moitié des médailles de ce Jovien chrétien offrent des types de figures ou divinités païennes, à l'instar de celles de Julien l'apostat, comme Isis, Osiris, Anubis, Sérapis, Harpocraton, etc. ; deux de ces médailles annoncent un mensonge, savoir : son *Adventus* à Rome et sa *Victoria*.

Car, comme empereur, on ne voit dans les annales de son règne que vanité, ambition, et la paix honteuse faite avec Sapor, pour se sauver à tout prix, pour arriver à Constantinople ou à Rome et prévenir l'ambition de quelque autre prétendant. Ce règne ne fut que le voyage d'un despote politique et religieux. Jovien, indigne du nom de Chrétien, anxieux de conserver son pouvoir, fait massacrer successivement différentes personnes obscures et innocentes qu'il soupçonne pouvoir aspirer à la dignité impériale. Cette brutale barbarie, il l'exerce aussi, non

point envers des païens encore si puissants, surtout en Occident, mais envers ceux que St Athanase a su lui faire passer comme hérétiques et qu'il condamne, sans vouloir même les entendre. Pour toute réponse, il dit :

« Que le Dieu de l'univers, que le Soleil à la chevelure dorée (*κομίτης ἥλιος*) et la Lune punissent tes compagnons de voyage de ne t'avoir pas jeté dans la mer ! que le vaisseau soit éternellement le jouet des flots irrités et n'arrive jamais au port ! » Ramage digne d'un fils chéri de l'intolérance la plus huppée et qui se prélassé. Il faut bien noter que ce n'est pas tiré de quelque auteur païen, mais de la « *petitio arianorum ad Jovianum inter opera Sancti Athanasii T. II, page 782, et que ces savans éditeurs y trouvent « beaucoup de sel.* »

Il veut dans l'église un despotisme pareil au sien. Et pourtant, (j'hésite presque à imiter les hyperorthodoxes) ; le mot de Schiller : « *l'Histoire est le jugement dernier !* » a été terriblement prouvé dans sa personne et dans sa famille.

Il hâte son départ pour la capitale, confiant le corps de Julien à Procope pour l'y conduire à petites journées.

Déjà son vieux père, sa femme Charito et son fils, encore au berceau, arrivent de l'Illyrie pour participer aux honneurs de l'empire.

Mais le père meurt en chemin des fatigues du voyage. Lui-même, dans sa hâte, s'asphyxie en Bithynie par des charbons d'un mangal mal allumés ; et sa femme, après avoir vu crever les yeux à son fils par l'ordre du nouvel empereur Valentinien, traîne, avec ce nourrisson aveuglé, une vie cachée dans un cloître, heureuse que personne ne pense plus à elle et craignant, pauvre mère, que quelque imitateur de son mari ne vienne achever le supplice de son malheureux fils. Pauvres victimes d'une ambition injuste et criminelle !

Il est clair que cette femme et ce fils n'ont trouvé d'autre tombe que dans ce cloître, et que la notice d'après laquelle Charito aurait été enterrée dans un même sarcophage avec son mari est l'erreur manifeste d'un historien moderne.

Pendant ces scènes tragiques, arrive d'Italie le sarcophage de porphyre commandé pour le corps de Julien. Le successeur de Jovien, sans trop de cérémonie, fait placer dans le même sarcophage d'abord Jovien, ensuite Julien ; ce qui n'empêcha pas que la femme de Julien y fût encore placée plus tard. Le sarcophage

SISMANOGLIO

est si colossal que l'on peut y mettre plusieurs caisses ou chasses avec le reste des morts. Il y avait au Héron de l'église des Apôtres plusieurs sarcophages qui renfermaient plus d'une personne; dans la règle, le mari et la femme, quelquefois la mère et les enfants, même jusqu'au nombre de dix, qui pouvaient y trouver place ensemble. C'est ainsi que Constantin-le-Grand se trouvait avec sa mère sainte Hélène, et il paraît que le sarcophage avait été fait d'abord pour Ste-Hélène et que plus tard Constantin y fut joint. De tels sarcophages à plusieurs corps s'appelaient *σπαρταίσι*.

Nous savons que beaucoup d'auteurs nient l'existence d'un sarcophage de Julien à Constantinople, attendu qu'il aurait été enterré chemin faisant à Tarse en Cilicie. Mais l'on confond avec son enterrement une grande cérémonie funèbre célébrée à Tarsus, et que l'on n'avait pu faire en Perse. D'ailleurs tous les catalogues des sarcophages dans l'Héron de Constantinople le nomment et ils disent expressément que c'est le seul qui avait une forme un peu cylindrique (*κυλινδρική*).

Nous savons même que, si le cadavre de Julien a sauvé d'abord celui de Jovien, celui-ci, par contre, a sauvé l'autre à travers tant de siècles d'intolérance.

Vers le couchant, devant l'entrée de l'église des Apôtres, se trouvait le premier ou l'ancien Héron dit de Constantin; il s'était rempli du temps de Justinien I<sup>er</sup>. Celui-ci, en renouvelant l'église, ajouta un nouveau Héron encore plus au couchant, nommé aussi « *Exohéron* » ou Héron des orthodoxes et des hérétiques; car on retira de l'Héron de Constantin, le sarcophage d'Eudoxie la Gauloise l'ennemie de St Jean Chrysostôme et celui de Julien et de Jovien pour les déposer en deux stoa séparées l'une vers le Sud l'autre vers le Nord de l'Exohéron. Cette dernière, au toit délabrée lors de l'entrée des Turcs, n'offrait plus rien à piller; les cadavres ou cendres furent jetés dans les rues ou au vent, avec une barbarie impartiale pour les restes de tous les empereurs, puisque longtemps auparavant les Latins et les Grecs, les avaient dépouillés de tout ce qu'ils offraient de précieux, même des lettres d'or dont un sarcophage n'a conservé que les trous.

Ce qui prouve la réunion de Julien et de Jovien dans un même sarcophage, c'est le passage suivant du chronicon manuscrit d'Adam à Léon le philosophe.

« Sur le champ Julien fut transporté à Constantinople, et placé là où était déjà le

corps de Jovien, dans un sarcophage de porphyre un peu cylindrique, avec Hélène la fille de Constantin sa femme. » (*ἐνθα καὶ τοῦ Ἰουλιανοῦ ἐν λαύρακι πορφύρεῳ κυλινδρική*)

Nous n'avons pu ajouter à notre récit tout l'arsenal des citations nécessaires pour appuyer et prouver le récit impartial de ces évènements si tragiques et si instructifs. Mais pour ceux qui, en recourant à telle source ou à telle histoire de cette époque, seraient disposés à rejeter notre opinion, nous nous permettrons d'observer, qu'avant de nous prononcer sur une question quelconque, nous avons pesé le pour et le contre de toute chose. Tout a confirmé notre opinion que l'impudence avec laquelle on a peu respecté les faits réels est un obstacle immense pour déblayer la vérité et la retrouver dans toute sa simplicité. Payens et Chrétiens, orthodoxes et ariens, rhéteurs et poètes, philosophes et ignorans, c'est à qui faussera le plus ces vérités dans son intérêt. Ni l'abbé de la Bletterie dans son histoire de Jovien en 2 volumes, ni le bel ouvrage de M. le prof. Byzantios sur Constantinople, ne servent à éclairer le lecteur sur cette question. Ce dernier surtout, qui a traité en détail l'histoire des sarcophages des empereurs Byzantins dans l'église des Apôtres, a tout confondu, en s'attachant plutôt à une liste chronologique des empereurs, des impératrices et des jeunes princes et en supposant que chaque personnage y a été enterré. En voulant tout régler il a tout embrouillé. Il a même été assez naïf pour mettre Théodose II en deux sarcophages différens. Il y admet une foule de personnes, quand même on peut prouver qu'elles ont été enterrées autre part. Tel est l'empereur décapité et enterré au monastère de l'île de Proté, Léon l'arménien, qu'il nomme père du Copronyme (!) etc., etc. Nous dirons seulement que l'examen détaillé va être publié par M. le prof. Passy à l'institut de France, qui m'a stimulé à faire un rapport sur tous les monumens de porphyre qui existent encore à Constantinople. Je dois ma reconnaissance pour cette confiance en mes faibles travaux; je ne saurais ici passer sous silence la protection efficace que m'a accordée S. Exc., M. le baron de Prokesch-Osten dans mes investigations. Grâce à lui, j'ai pu largement profiter des manuscrits du Séraïl et copier un code inédit de Michel Aichmalotes avec un catalogue des sarcophages impériaux plus exact que celui de Codinus déjà publié.

## UN SARCOPHAGE INTOLÉRANT.

Nous avons donné au sarcophage de Julien-Jovien le nom de tolérant, et nous avons dit que, pour prix de cette tolérance, il existe encore. Le lecteur pensera donc que celui dont nous allons parler, étant celui de l'intolérance, n'existera plus. En effet, celui-là compte déjà 1306 années d'existence (depuis l'an 363 jusqu'à nos jours); tandis que celui-ci n'a compté que 90 années (depuis l'an 775 jusqu'à 865.) Il était de *verde antico* Thessalien et renfermait le corps de *Constantin Copronyme*. Les 90 années que ce sarcophage a existé, nous font descendre à une époque, où le christianisme; après avoir triomphé du paganisme des anciens habitants de l'empire romain, et d'une grande partie des jeunes peuples barbares que les avalanches de la migration ne cessaient de rouler de tous côtés sur le cadavre de l'empire; après s'être noyé dans les disputes micrologiques sur ce qu'on avoue être incompréhensible et qu'on nomme pour cette raison des mystères; ne conservant plus qu'un faible reste de l'ancienne civilisation hellénique et romaine; capable seulement de baiser les chaînes politiques et religieuses qui l'abrutissaient; où le christianisme, disons-nous, se trouva en face d'une nouvelle religion: celle de Mahomet. Et cette nouvelle religion on lui reproche à tort de ne s'être servie que de l'épée et non de la persuasion. L'état du christianisme triomphant n'offrait alors hélas! que trop de prise à mille reproches. L'on comprendra facilement que l'idée de la divinité, autant que l'homme est capable de se la former, pouvait, dans des âmes nullement perverses, sembler s'avilir, quand on parlait d'une créature humaine comme *mère de Dieu*. Il en est de même avec les dogmes de la Ste-Trinité; quant au culte des images, c'est en vain qu'on subtilisera, en disant que ce n'est pas l'image que l'on adore, mais la personne sainte que l'image représente et à laquelle on s'adresse. Sans nous arrêter au mot d'*image miraculeuse*, ou image qui fait des miracles, mot qui réfute complètement cette distinction, on fait, pour ainsi dire, le compte sans l'aubergiste, on oublie la nature de l'esprit du bas peuple, surtout quand on le nourrit dans l'ignorance, quand on dit que, se soumettre et se courber, forme l'idéal de la pauvre humanité.

Que l'on ne nous objecte point que les nouvelles races, les germaniques surtout, jouissaient d'une liberté orgueilleuse et que les *Germanms* étaient quasi les égaux de leur roi; mais dans les provinces de l'ancien empire romain d'Occident, conquises et transformées en nouveaux royaumes, cette race conquérante ne formait que la petite minorité; la grande masse était attachée à la glèbe, esclave de la nouvelle noblesse de conquérants; le haut clergé, en général, ne se recrutait que dans leurs rangs. C'est là encore une de ces faiblesses de la nature humaine. Il est très-rare de trouver une âme enflammée pour la liberté, qui, une fois parvenue à une place quelconque, ne fût-ce que celle de garde-nuit, n'en abuse pour fouler sous ses pieds avec orgueil ses frères, formés comme elle à la noble image de Dieu. Hélas! le proverbe allemand n'est que trop vrai: « *Quand on bâtit pour le Dieu une église, le diable s'en fait une chapelle!* » Le parvenu sera toujours le plus grand des tyrans.

La nouvelle religion mahométane trouvait donc partout une majorité abruti courbée sous les fers, et plus ou moins disposée à bénir les libérateurs. C'est le secret de la promptitude avec laquelle la religion de Mahomet s'étendit en moins d'un siècle sur une grande partie de l'Asie, sur toute l'Afrique, soumit l'Espagne et envahit encore le Midi de la France. La bataille de Tours, gagnée par Charles Martel sur Abderrhame, venait d'y mettre une borne. Mais la civilisation, les sciences et les arts reprirent un nouvel éclat pendant les deux Califats, celui de Bagdad et celui de Cordoue. L'Orient chrétien, avec sa langue hellénique indestructible, conservait avec la clef des anciens grands auteurs, encore quelque vestiges d'eux; l'Occident, moins favorisé par les langues, sur l'initiative de Charlemagne, se retrempa un peu à la petite flamme conservée dans l'Orient, et cela en dépit de mille obstacles. Un manuscrit des évangiles traduits, conservé à Oxford, nous donne une image de Saint-Luc, avec les mots latin OAGIYS LYCAS, pauvres translateurs qui ne savaient pas que, dans l'original, qu'ils avaient sous les yeux, O AFIOS voulait dire: *Sanctus* ou *Saint*; et qui croyaient probablement y voir quelque prénom de saint Luc.

Et l'Eglise était alors la « mère » des sciences! Par contre le clergé sut pour son intérêt profiter de l'ignorance. Rome fabriqua un faux acte, d'après lequel Constantin le Grand, en établissant son siège à

Constantinople, aurait donné Rome aux Papes. Cette « donation mensongère » présentée à Pepin le Bref, dont le fils Charlemagne n'apprit à lire et à écrire que, quand il était déjà empereur, suffit pour que ce Roi des Francs remit au tombeau de saint Pierre les villes conquises sur les Lombards avec celle de Rome. Mais on s'étonnera peu de cette imposture à ces époques, quand on lit dans nos journaux que le St-Siège a résolu de faire ériger (en 1869 !!) une statue équestre de bronze de Constantin le Grand, tenant en main cette prétendue donation faite au Pape Sylvestre. (Serait-ce un canard ?)

Peut-on encore s'étonner que, pour remédier à des reproches plus ou moins mérités, il se soit trouvé à cette époque du moyen âge, une longue suite d'empereurs et beaucoup d'autres personnes éclairées, même dans le haut et le bas clergé, qui, dans les temples, aient cru devoir éloigner les images, parce que les images ne forment pas un dogme essentiel du christianisme ?

Le père de notre Constantin, Léon III l'Isaurien, ouvrit la carrière des empereurs *iconoclastes* (briseurs d'images.) Le fils continua à marcher sur ses pas : il oublia que dans les questions religieuses, une tolérance circonspecte doit encore des égards à l'état brute du bas peuple ignorant. Il ne connaissait point encore la maxime du grand Frédéric II de Prusse : « Sous mon sceptre chacun peut devenir bienheureux à sa façon. »

Comme les iconolâtres, leurs ennemis, ont fini par triompher, l'on a cherché à détruire ou à salir tout souvenir de ces princes ; c'est une tâche épineuse pour l'historien de rétablir la vérité sur ces faits. On hésite à chaque recit qui se présente, ne sachant pas, s'il est inventé ou non. Pour se faire une idée de la puérole

impudence de ses ennemis, on n'a qu'à examiner les deux sobriquets qui sont restés attachés à son nom, celui de Copronyme et de Caballin ; l'un, de *Copronyme* (c'est-à-dire le merdeux,) parce que, lors de son baptême il aurait sali l'eau baptismale ; l'autre, de *Caballin* (c'est-à-dire le chevalin) parce que les excréments de chevaux auraient formé son savon favori quand il se lavait.

Passons donc là-dessus ! Nous nous arrêterons ici seulement à son sarcophage, qui joua bientôt un rôle brutal dans la lutte entre saint Ignace et Photius. Le premier très-vertueux et assez hyperorthodoxe devint à plusieurs reprises le martyr de ses adversaires.

Cette fois, je suis heureux de pouvoir transcrire presque mot à mot le passage de Byzantios, Constantinopolis. (Athènes, 1851, tome I, page 398.)

« Dans la tombe de Copronyme, Bardas a enfermé le patriarche Ignatios, fils de Rhangabé. Selon Nicète le Paphlagonien, le biographe de ce patriarche, on le mit à cheval sur le toit tranchant du couvercle du sarcophage, en attachant, des deux côtés, aux pieds du saint, des pierres pesantes ; quelque temps après, les amis d'Ignace, venant à triompher, exercèrent leur haine brutale sur Copronyme innocent, et sur son sarcophage encore plus innocent. Le corps de l'empereur fut brûlé sur le Forum et son sarcophage scié en petits morceaux, pour servir à la bâtisse d'un édifice au Forum.

Ce 30 octobre 1869.

D<sup>r</sup> DETHIER.

*Chevalier de l'ordre de FRANÇOIS JOSEPH,  
directeur du Collège Austro-Hongrois.  
membre du Syllogos Hellénique, de  
l'Académie Hongroise et d'autres  
Sociétés savantes.*